

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LES DEUX FRÈRES

XXI

LA MESSE DE MINUIT

M. Jalouzet, le vieux propriétaire dont avait parlé le père Leloup à Jean Lapin, était un homme de soixante-dix ans, grand, sec et vert, et quelque peu voltairien.

A part de petits travers, c'était un excellent homme, ni avare ni prodigue, faisant élever à Paris ses deux neveux, qui étaient ses héritiers uniques, donnant aux pauvres, faisant beaucoup de bien, et généralement aimé de tous ses voisins. Le curé lui-même se risquait à lui demander pour son église, et malgré ses principes, M. Jalouzet ne refusait jamais. Il avait une grande fortune honnêtement acquise dans le commerce des bois, et il n'avait jamais voulu se marier. Sa propriété, une manière de petit castel épargné par la révolution et flanqué d'une grosse ferme, était isolée au fond d'un vallon assez sauvage. Mais M. Jalouzet était chasseur, malgré son grand âge, et le site lui plaisait. Il vivait à la Combette depuis plus de vingt ans, et n'en sortait que pour aller à Laneuille pour quelques affaires d'intérêt. Malgré la situation isolée de sa maison, il prétendait que les voleurs n'existaient pas, que les assassins étaient une fiction pure, et il ne voulait pas croire qu'on eût tué le courrier quinze jours auparavant. Ce

jour-là, veille de Noël, M. Jalouzet, avait reçu la visite des gendarmes nouvellement installés, car ainsi que l'avait dit le vieux Leloup, on avait changé la brigade. M. Jalouzet devait cette visite à sa position de membre du conseil municipal.

— Messieurs, leur avait-il dit en leur offrant un verre de vin blanc, on vous a dit sans doute beaucoup de mal du pays, mais

n'en croyez rien ; à part quelques braconniers, il n'y a ici que de braves gens.

— Cependant, observa le nouveau brigadier, on a assassiné le courrier !

— C'est quelque malfaiteur de passage.

— On nous a pourtant, reprit un autre gendarme, qui n'était autre que Nicolas Sautereau, parlé d'un certain Jean Lapin...

— Bah ! bah ! qu'est-ce qui le prouve ? Je connais Jean Lapin, c'est un faïnéant, un braconnier... mais c'est tout...

L'optimisme de M. Jalouzet n'avait point convaincu les gendarmes, et ils s'en étaient allés en se promettant de se mettre en campagne dès le lendemain pour donner la chasse au terrible Jean Lapin. A dix heures du soir, M. Jalouzet, les pieds sur les chenets, lisait son journal, lorsque la Marianne entra.

La Marianne et son mari Maubert, le

garde-chasse, composaient tout le domestique de M. Jalouzet.

— Eh bien, monsieur, dit la Marianne, venez-vous à la messe de minuit ? c'est Noël...



SUR LA PREMIÈRE MARCHÉ DE CET ESCALIER ÉTAIT UN CADAVRE.

Sur sa réponse négative, la Marianno lui dit avec un sourire :— Vous ne venez pas à la messe, c'est convenu. Mais comme tous les gens de la ferme y vont, et qu'on ne peut pas vous laisser seul...

— Hein ? plaît-il ? exclama M. Jalouzet, et pourquoi ne peut-on pas me laisser seul ? est-ce que j'ai peur de quelque chose, moi ?

— Il y a pourtant assez de mauvais sujets dans le pays.

— Ta ! ta ! ta ! voilà que tu parles comme le brigadier de gendarmerie, toi !

— Vous pouvez être malade...

— Je me porte comme un charme.

— Avoir besoin de quelque chose.

— Vieille sorcière ! me laisseras-tu tranquille ?

Et M. Jalouzet congédia la Marianne.

Mais celle-ci dit à son mari :

— Tu resteras, toi, faut le veiller.

Maubert était de l'école de son maître.

— Ça me dérange, dit-il.

— Et pourquoi donc ça ?

— Parce que je voulais aller passer la veillée à la ferme des Roussettes.

— Vieil ivrogne ! dit la Marianne, tu as cinquante ans sonnés ; si tu vas aux Roussettes, c'est pour boire toute la nuit, sans compter que tu regardes en dessous la Marinette, la fille de la ferme. Tu resteras ici, je le veux !

Maubert était en puissance de femme et ne passait pas dans le pays pour porter précisément les culottes dans son ménage ; mais, comme toutes les natures faibles, il avait ses réserves. Il parut donc se résigner.

— Soit, dit-il, je resterai.

Et il s'établit au coin du feu de la cuisine.

La Marianne alla rejoindre les fermiers qui partaient en troupe pour Laneuville.

Maubert fit grand bruit en fermant les portes et les fenêtres.

La Marianne, en s'en allant, disait :

— Monsieur a beau dire que le pays est sain comme l'œil, moi j'ai idée qu'on n'a jamais de trop bons chiens de garde chez soi.

Les chiens de garde auxquels elle faisait allusion étaient deux énormes molosses, le chien et la chienne.

Quand Maubert eût calculé que sa femme et les fermiers étaient loin, il se dit :

— Monsieur va se coucher. Quand il sera au lit, je filerai.

Il n'attendit pas longtemps. M. Jalouzet quitta le petit salon du rez-de-chaussée où il prenait ses repas et dans lequel il passait ses soirées. Puis il prit son bougeoir, et traversant la cuisine, il aperçut Maubert qui fumait sa pipe au coin du feu.

— Tu ne vas donc pas à la messe, toi ? lui dit-il avec ironie.

— Non, monsieur, répondit Maubert.

— Comprends-tu ta coquinc de femme, reprit M. Jalouzet, qui veut absolument qu'il y ait des voleurs dans le pays ?

— Peuh ! fit Maubert, vous savez bien, monsieur, les femmes, c'est toujours peureux.

— Tu as raison, bonsoir.

Et M. Jalouzet s'alla coucher.

Alors Maubert remplaça ses souliers par des sabots, alluma une seconde pipe, prit son fusil et se dit :

— Allons goûter la nouvelle cuvée du fermier des Roussettes.

Il détacha les chiens et les lâcha dans la cour ; puis il siffla Barbouillot.

Barbouillot était un gros basset qui ne quittait jamais Maubert, et lui faisait tuer plus de lièvres et de chevreuils à lui tout seul qu'une meute entière.

Mais Barbouillot ne répondit point au coup de sifflet.

— Je sais ce que c'est, murmura le garde-chasse, c'est Vénus qui l'empêche de venir... Mais gare ! si tu n'es pas malin... Jupiter t'arrangera à une jolie sauce.

Vénus et Jupiter étaient les deux chiens de garde.

Et le garde-chasse sortit sans bruit et s'en alla sans son basset.

Au moment où il tirait sur lui la porte du jardin, une femme cheminait gaillardement, un panier au bras, dans le sentier qui menait par le raccourci à Laneuville.

Maubert la reconnut.

— Hé ! la fermière ? cria-t-il.

Elle s'arrêta.

— Tiens ! c'est vous, Maubert ?

— Oui, où vas-tu donc ?

— A la messe, pardine !

— Et tes hommes ?

— Ils sont au cabaret, donc ! Et vous, où allez-vous ?

— Aux Roussettes.

— Farceur ! va... Elle a de beaux yeux la Marinette.

— Tais-toi, braillarde ! dit le garde d'un air fat.

Maubert ne partageait pas les opinions de tout le pays à l'endroit de la Fouine. Il la trouvait une belle fille et se risquait parfois à causer avec elle.

— Eh bien ! voisine, lui dit-il en clignant de l'œil, te voilà désolée, hein ?

— Pourquoi donc ça ? fit-elle en riant.

— Mais dame ! parce que, dit-on, Jean Lapin a fait un mauvais coup.

— C'est des calomnies, dit la Fouine.

— A-t-il filé au moins ?

— Ne me dites pas des bêtises, Maubert. Vous feriez mieux de me donner à boire.

— Je veux bien, dit le galant Maubert.

Et il rouvrit la porte du potager.

— Seulement, dit-il, faut pas faire de bruit, de peur de réveiller le vieux.

— Il est donc couché ?

— Oui.

Maubert introduisit la Fouine dans la maison.

Les chiens, comme elle traversait la cour, donnèrent un coup de voix ; mais Maubert les fit taire. Il alla tirer du vin blanc et déterra quelques marons qui cuisaient sous la cendre.

Tout à coup la Fouine se leva :

— Hé ! dit-elle, vous voulez donc que je manque la messe, vieux farceur ?

— Non, dit Maubert. Moi, je vais aux Roussettes.

Ils quittèrent la cuisine et traversèrent de nouveau la cour.

Maubert marchait devant. La Fouine ouvrit son panier et jeta dans la cour quelque chose qui ressemblait à un morceau de viande. Les chiens se précipitèrent dessus.

Mais Maubert ne vit rien.

Une fois sur le chemin, tous deux se séparèrent.

La Fouine prit la route de Laneuville.

Maubert s'en alla vers les Roussettes à travers champs.

Cependant la Marianne et les gens de la ferme de la Combette étaient allés à la messe de minuit.

La Marianne, qui daubait volontiers sur son vieux maître tout en lui étant fort dévouée, se plaignait de l'entêtement du vieillard et de son optimisme.

— Croyez-vous pas, Jérôme, disait-elle au fermier, que les gendarmes sont venus aujourd'hui ?

— Je les ai vus, dit le fermier.

— Et Monsieur leur a dit que le pays était sûr, qu'il ne s'y commettait jamais de crimes, et que c'était bien certainement un étranger qui avait tué le courrier.

— Comme si on ne savait pas que c'est Jean Lapin, dit Jérôme.

— Ah ! le brigand ! dit la Marianne. Si on le prend, celui-là son compte sera bon.

— Oui, mais on ne le prendra pas. Voici quinze jours qu'on le cherche, et vous pensez bien que depuis quinze jours il a eu le temps de voir du pays.

— Moi, dit la Marianne, j'ai idée du contraire.

— Comment cela ?

— Il a des amis dans le pays. Les Leloup l'auront caché.

— Oh ! les brigands, exclama Jérôme, je me méfie encore plus d'eux que de Jean Lapin, moi ; c'est des assassins et des voleurs.

— Parlez donc pas de ces gens-là, Jérôme, ça porte malheur.

Il y avait un petit père qui était du voyage et cheminait silencieusement à côté de son maître le fermier.

On l'appelait Jean Blanc.

— Moi, dit-il timidement, j'en sais plus long que je n'en ai l'air.

— Et que sais-tu, toi, petiot ? demanda la Marianne.

— Si à l'époque du toucheur de bœufs qu'ils ont assassiné, j'étais allé avec les gendarmes, j'aurais bien su trouver le cadavre.

— Ah ! fit la Marianne.

Mais le fermier eut un geste d'effroi.

— Taïstoï, petiot, dit-il, faut pas nous mêler de ce qui ne nous regarde pas. Si les Leloup savaient que tu jases sur eux, ils te feraient un mauvais parti.

— Eh bien, moi, dit la Marianne, je trouve que vous avez tort, père Jérôme : si les honnêtes gens ont peur, les coquins iront leur train. Parle donc, petiot, que sais-tu ?

— C'est bon, dit le père que l'admonestation de Jérôme rendait prudent ; quand il faudra parler, je parlerai. A présent, c'est pas la peine, et personne ne parle plus du toucheur du bœufs.

Comme on approchait du village, la Marianne dit encore :

— Moi, j'ai regret d'avoir laissé Monsieur seul.

— Il n'est pas seul, puisque Maubert est resté, observa la fermière.

— Maubert ? ah ! bien oui, dit la Marianne avec aigreur, vous ne le connaissez pas... Il sèche sur pied d'aller aux Roussettes. C'est un coureur... nous n'aurons pas été partis qu'il se sera sauvé par la porte de derrière.

— Bah ! dit le père Jérôme, Monsieur dort bien tranquillement, lui, et il n'y a pas besoin de Maubert pour le garder. Est-ce qu'il n'y a pas Jupiter et Vénus ?

— Ce sont de bonnes bêtes, ça c'est vrai, dit la Marianne, mais c'est égal, je ne suis pas rassurée.

— Cette bêtise ! dit le fermier. Voici cent ans que nous sommes fermiers de père en fils, à la Combette, jamais il n'est rien arrivé.

— J'ai idée d'un malheur, dit la Marianne.

Comme elle parlait ainsi, un bruit de sabots résonnant sur la terre dure se fit entendre dans le lointain, derrière la petite caravane.

La Marianne se retourna.

— Tiens, dit-elle, il y a des gens encore plus en retard que nous pour la messe.

Mais la personne qui venait derrière elle marchait rapidement, et bientôt, au clair de lune, on put voir une femme qui approchait, un panier au bras.

— Tu as bien fait de taire ta langue, dit le fermier au petit père. Quand on parle du loup, on en voit la queue.

Et le fermier se mit à rire de son grossier jeu de mots.

Dans la femme qui marchait derrière eux et qui les eut bientôt rejoints, il avait reconnu la Fouine.

— Ah ! dit tout bas la Marianne, cette femme me fait horreur.

— Je ne dis pas non, répondit Jérôme le fermier, mais en ce monde faut être politique et ce qu'on dit des Leloup ne nous regarde pas.

— Vieux trembleur ! fit la Marianne.

La Fouine les rejoignit.

— Bonsoir, Madeleine, lui dit le fermier d'un ton patelin.

La Fouine répondit :

— Bonsoir, père Jérôme. Il fait froid ce soir, hein ?

— Brrr ! fit le fermier, Si les femmes ne tenaient pas tant à la messe de minuit, je me trouverais bien plus plaisamment dans mon lit.

— Moi, dit la Fouine, ce n'est pas à la messe que je vais.

— Et où vas-tu donc, Madeleine ?

— Je vais chercher mes hommes, qui font Noël dès la veille.

— Ils sont au cabaret ?

— Justement, et ils se querellent bien sûr avec quelqu'un. C'est sottiser comme tout, ces gens-là, surtout le vieux.

Et la Fouine doubla le pas, et dépassa le fermier et sa bande.

Le père Jérôme arriva bientôt aux premières maisons de Laneuville.

L'église était tout au bout du village, mais le cabaret était à l'entrée, juste en face du bâtiment de la gendarmerie. Un cabaret, unique dans le pays, car il y avait le café, tenu au relais de la poste, par Bridal, avait pour enseigne : « Au petit vin blanc d'Avallon. » Les paysans seuls le fréquentaient ; les demi-monsieur, les artisans, allaient au café de la Poste. Le cabaret était le rendez-vous des fermiers, des marchands de pores et de bœufs, des valets de ferme, qui cherchaient à changer de condition. Il était tenu par une femme qui avait une mauvaise réputation, la Bilin, mais qui passait pour faire crédit ; aussi, la pratique abondait.

En passant, le père Jérôme jeta un coup d'œil à travers les carreaux sales de la croisée qui donnait sur la rue. Le cabaret était plein de monde. Au milieu, il y avait une table couverte d'un tapis gras, à laquelle étaient assises quatre personnes qui jouaient à l'impériale avec des cartes qui avaient dix années de service.

Le père Jérôme reconnut dans deux des joueurs le vieux Leloup et un de ses fils. L'autre, le mari de la Fouine, était debout, sous le manteau de la cheminée, fumant sa pipe.

La Fouine était attablée dans un coin avec la Bilin, et buvait fort gaillardement la chopine de vin blanc.

Quelques paysans étaient groupés ça et là, derrière les joueurs et le plus grand calme, chose rare, régnait dans le cabaret.

Mais le père Jérôme eut bientôt l'explication de ce bon ordre qui régnait dans l'établissement.

Un gendarme était assis au coin du feu et causait paisiblement avec un fermier.

Les gendarmes ne mettaient pourtant le pied dans le cabaret que pour intervenir dans quelque querelle.

— Voilà qui est drôle ? pensa le fermier.

Et il continua son chemin vers l'église où les femmes et le petit père étaient déjà entrés.

La messe fut longue ; il était deux heures du matin quand on en sortit.

La Marianne disait :

— J'ai méfiance de ces brigands de loups ; faut nous en retourner.

Jérôme répondit :

— Les trois loups et la Fouine étaient au cabaret de la Bilin ; ils doivent y être encore.

En effet, Jérôme ne se trompait pas. Seulement, cette fois, au lieu de regarder à travers les vitres, il entra. Le cabaret était toujours plein de monde ; les Leloup jouaient aux cartes, la Fouine se laissait lutiner par tout le monde, et le gendarme avait été rejoint par son camarade.

— Eh bien ! dit le père Jérôme, personne ne s'en vient donc avec nous ?

Le vieux Leloup le regarda :

— Ma foi, voisin, dit-il, le temps est dur dehors ; c'est fête demain, autant vaut rester au chaud.

Jérôme but une goutte d'eau-de-vie, rejoignit les femmes et le père, et la petite caravane continua son chemin vers la Combette.

XXII

UN ASSASSINAT À LA COMBETTE

— Je voudrais bien savoir ce que font les gendarmes chez la Bilin, dit le petit père.

— Je m'en doute, répondit Jérôme.

— Ah ! fit Jean Blanc.

— Les gendarmes sont tout nouveaux, comme tu sais ; ils se mettent dans l'esprit le visage de chacun.

— Vous croyez que c'est ça, notre maître ?

— Ensuite, continua le fermier, ils savent aussi bien que nous que le vin délie la langue.

— Ça, c'est vrai.

— Et ils espèrent que quelqu'un lâchera un mot touchant Jean Lapin, qu'ils cherchent.

— Fameusement raisonné tout de même ! murmura le petit père.

La Marianne marchait en tête de la troupe et paraissait avoir des ailes.

— Je ne serai tranquille, disait-elle, que lorsque j'aurai trouvé Monsieur dormant paisiblement dans son lit.

Il y avait bien une heure de marche de Lanouvelle à la Combette. Aussi était-il plus de trois heures lorsque le fermier et ses gens arrivèrent à la porte de la basse-cour.

— Hé ? Maubert ? cria la Marianne.

Maubert ne répondit pas.

— Le vaurien ! dit-elle ; il aura pourtant fallu qu'il aille aux Roussettes.

Elle frappa deux fois et n'obtint pas de réponse.

— Passez par la ferme, Marianne, dit le père Jérôme.

La ferme communiquait par une porte avec la cour de la Combette.

— Ne faisons pas de bruit, dit encore la Marianne, il ne faut pas réveiller Monsieur.

— Les chiens ne disent rien, observa Jean Blanc.

— Imbécile ! répondit Jérôme, ils nous auront reconnus.

Et il entra dans la basse-cour de la ferme, où tout était dans le même ordre qu'à son départ.

La Marianne courut à la porte de communication.

— Hé ! Maubert ? gredin ! ivrogne ! répéta-t-elle.

Maubert ne pouvait répondre : il était à la ferme des Roussettes.

La Marianne entra dans la cour.

— Mais où donc sont les chiens ? fit-elle.

Jérôme la suivait.

— Hé ! Jupiter ! ici, Vénus ! appella-t-elle.

Puis elle se heurta à quelque chose de flasque et de résistant tout à la fois, qui la fit trébucher.

— Seigneur Dieu ! exclama-t-elle, c'est la Vénus !... et elle est morte !

Au cri de la Marianne, le père Jérôme accourut.

Puis la fermière et aussi le petit père Jean Blanc.

Il faisait clair de lune.

Marianne regardait d'un œil stupide le cadavre de la chienne. Comment était-elle morte ? Le fermier la palpa en tous sens ; elle n'avait aucune blessure apparente et pas de sang autour d'elle ni sur elle.

— Seigneur Dieu ! s'écria la servante, il est arrivé un malheur... Jupiter ! où est Jupiter ?

On entendit alors un gémissement plaintif dans un coin de la cour.

Le petit père se dirigea vers l'endroit d'où il partait et vit, non point Jupiter, mais Barbouillot, le gros basset, qui se traînait péniblement sur le sol.

Le petit père voulut le prendre dans ses bras et se trouva aussitôt inondé de sang.

— Ah ! dit-il, on a voulu tuer le pauvre chien...

En effet, Barbouillot avait reçu à travers le corps un coup de fourche qui avait mis à nu ses entrailles.

Pendant ce temps, la Marianne retrouvait à dix pas de celui de la chienne le corps roidi de l'autre chien.

Il y eut alors parmi ces deux hommes et ces deux femmes un moment d'épouvante suprême. Ils se regardèrent avec stupeur, évitant de se communiquer leur impression de mutuelle horreur.

— On a assassiné Monsieur ! s'écria enfin la Marianne, et peut-être avec lui mon pauvre Maubert.

Et elle courut vers la porte de la maison.

Mais Jérôme l'atteignit un peu avant et lui prit le bras.

— Etes-vous folle ? dit-il.

— Et pourquoi donc, serais-je folle ! exclama-t-elle avec une explosion de douleur.

— Parce que, si vous dites vrai, les assassins sont encore dans la maison, et qu'ils nous feront un mauvais parti.

— Maubert ! Maubert ! criait la Marianne affolée.

Mais les gémissements du basset lui répondaient seuls.

— Maître, dit le petit père, qui était courageux, je vas chercher les fusils.

La fermière s'était prudemment placée derrière son mari. Le père Jérôme n'osait ni avancer ni reculer.

Jean Blanc revint avec une lanterne et deux fusils.

(A CONTINUER.)

LA DUCHESSE DE NEMOURS

TROISIÈME PARTIE

I

LES BOURGEOIS DE PARIS.—(Suite.)

— Mes compères, disait maître Richard d'un air abattu, ce n'est pas parce que j'ai la pratique de messire Olivier, mais tout cela ne présage rien de bon !

— Hé ! hé ! fit maître Antoine qui se frotta les mains ; je consens de bon cœur à perdre 20 ou 30 écus pourvu que j'entende encore autour des halles notre cri du vieux temps : Armagnac ! Armagnac !

Maître Richard mit son nez dans son manteau ; le vent tournait, et après tout, à quoi serait bonne la pratique de Gravello exilé ou décapité ? Il ne faut pas s'obstiner en des dévouements ineptes. Un homme à qui on a coupé le cou ne porte plus jamais de gants.

Or, les gants sont la partie sérieuse de la politique, pour peu qu'on soit gantier.

— Mon Dieu, grommela le brave homme dans la fourrure de son manteau, tout le monde a du bon, excepté les païens, et ces d'Armagnac étaient fils de l'Église. Quant à moi, je ganterais le duc d'Orléans comme j'ai ganté messire Olivier : avec dévouement et conscience !

Cette conclusion toucha le cœur de tous les compères du bon maître Richard : il avait exprimé avec éloquence et précision la foi politique de ceux qui l'entouraient : chaussetiers, feutriers, tisseurs, fripiers, fourreurs, tanneurs et taillandiers.

— En somme, reprit maître Antoine, que s'est-il donc passé à cette fameuse fête ? Vous y étiez, maître Richard ?

— Oui, répondit le gantier, j'y étais, mon compère, et quand je vivrais cent ans, je ne verrais rien de pareil. Il y avait là pour 600 écus de mes gants seulement. Et Dieu sait qui soldera mon compte, s'il arrive malheur à messire Olivier !

— Madame Anne n'était pas à l'hôtel de Gravelle ? demanda un bourgeois.

— Je n'ai pas levé le masque de toutes les nobles dames, mon maître, répliqua Richard. Tout ce que je peux vous dire, c'est que la fête devait durer trois jours et qu'au bout de cinq à six heures, il n'y avait plus personne dans les jardins du roi Salomon... J'étais à boire tranquillement avec mon neveu Gilles, lorsque nous avons entendu un grand brouhaha du côté du palais de Salomon... C'était éclairé trois fois mieux qu'en plein midi.

— Mon parrain, me dit mon neveu, car je suis aussi son parrain, regardez ! regardez ! voilà les chevaliers noirs qui font de la besogne !

Les chevaliers noirs, je ne les avais pas remarqués : il y avait là tant de choses merveilleuses que ce n'était pas la peine de regarder douze escogriffes, habillés comme des pleureurs au cimetière.

Mais il fallut bien changer de gamme et faire attention à eux. Ils venaient d'insulter le roi Salomon, c'est-à-dire, Gravelle, et d'enlever, à la barbe de tous, la reine de Saba, sa dame, c'est-à-dire Blanche d'Armagnac.

Vous dire qu'il y avait plus de deux cents flamberges au vent, c'est inutile, n'est-ce pas ? Après la bataille, on glissait dans le sang comme s'il en eût tombé une grosse averse... Ce que vous

avez envie de connaître, mes compères, c'est le nom de ces chevaliers noirs ?

Il y eut un murmure affirmatif parmi les bourgeois.

— Eh bien, reprit maître Richard, il y avait parmi les chevaliers noirs un enfant, et comme Thibaut de Ferrières, un des gentilhommes de Gravelle, qui est mort maintenant, avec une paire de mes gants aux mains, avait réussi à enlever l'enfant, j'ai entendu que l'on criait : Sauvez le roi !

— Le roi ! répétèrent les bourgeois.

— Les chevaliers noirs s'élançèrent comme la foudre ; j'ai vu le duc d'Orléans aux funérailles du feu roi Louis XI, et je ne ne sais trop que dire ; je crois bien que c'était lui qui guidait les chevaliers noirs.

— Noël ! Noël ! fit maître Antoine entre haut et bas, chacun son tour !

— Mais le duc d'Orléans, si c'était lui, reprit encore le gantier, aurait perdu sa peine, s'il ne s'était trouvé là un jeune page, beau et brave, comme l'archange saint Michel. Tuben ! il m'a paru que son épée flamboyait en traversant la gorge de ce Thibaut de Ferrières, qui est mort sans me payer mes gants...

— Mais qui donc voulait tuer le roi ? demandèrent en même temps plusieurs voix.

Maître Richard secoua la tête d'un air mystérieux.

Par le fait, il n'en savait pas plus long que les autres.

— Je ne voudrais pas me compromettre, dit-il à voix basse, en accusant de puissants personnages. D'ailleurs, mon neveu et moi, nous aimons dormir quand nous avons bien soupé ; nous sommes rentrés chacun chez nous, et il a fallu le brouhaha maudit qui s'est fait ce matin dans la rue de la Poterie pour m'arracher de mon lit. Quoi qu'il arrive la France s'en tirera toujours, c'est une chose certaine : Dieu veuille seulement ne point trop faire pâlir le commerce de Paris !

Il n'y eut pas un des bourgeois, compères de maître Richard, qui ne s'associait de bon cœur à cette conclusion pleine de patriotisme.

A ce moment, il se fit grand bruit du côté de la place du Châtelet : Martin Guillard, chevalier, seigneur du Creil, débouchait à la tête des archers de madame Anne : la foule qui était de ce côté cria : Noël pour la régente ! — Vers l'église de Saint-Eustache, une autre troupe s'avancait, à la tête de laquelle chevauchait messire Arthur de Vilaines, écuyer du duc d'Orléans.

Et la foule de crier par là : Noël pour monsieur Louis !

Et les toques de voler en l'air, tandis que le tumulte arrivait à son comble !

Nos bons bourgeois qui étaient sous les piliers des halles regardèrent à droite, puis à gauche d'un air indécis, puis maître Richard, le plus éloquent d'eux tous, reprit la parole à voix basse :

— Mes compères, dit-il en relevant le collet de son manteau, je m'y connais, voici une affaire qui se gâte ; en un jour comme celui-ci, les gens paisibles et prudents n'ont point d'opinion. Retournons chez nous, croyez-moi, et fermons nos boutiques. Demain, quand tout sera terminé, il sera temps de dire si nous sommes pour madame la régente ou pour monseigneur le duc.

Ils s'en allèrent, glissant le long des portes, essuyant du coude, tout le long du chemin, la poussière des murailles et cachant du mieux qu'ils pouvaient leurs nez bourgeonnés dans leurs fourrures.

II

NOTES MYSTÉRIEUX

Il se passait très-certainement quelque chose d'inusité à l'auberge de la Pie, tenue par maman Pavot, la plus gaie tavernière du quartier des Halles. Le matin on avait ouvert la porte comme de coutume à ces consommateurs diligents qui devançaient le lever du soleil. Tout la journée les tables de la grande salle avaient été assez bien garnies, grâce à cette émotion qui jetait les trois quarts de Paris dans la rue.

Mais tout le monde était à même de constater que l'auberge de la Pie démentait ce jour-là sa vieille renommée. Le service s'y faisait à la grâce de Dieu. Maman Pavot, d'ordinaire si active, ne se montrait point, bien que l'horloge de Saint-Eustache eût sonné midi depuis longtemps, et la gentille Mirette dont le sourire égayait le demi jour enfumé de la taverne, restait invisible.

Il n'y avait pas jusqu'à Simonnot lui-même qui ne manquât aux habitués de la Pie. Simonnot était le comique de l'établissement. Quand on avait bu une tasse on se moquait un petit peu de Simonnot par-dessus le marché.

Où donc étaient aujourd'hui la grosse mère Pavot, la gentille Mirette et Simonnot le plastron ?

Simonnot se promenait de long en large dans un corridor assez noir où la tavernière l'avait mis en faction : sur le corridor s'ouvrait la propre chambre de maman Pavot, qui était occupée en ce moment par des hôtes d'une bien grande importance puisqu'on leur donnait une garde. En effet, Simonnot était armé de toutes pièces : il portait une grande épée rouillée à la ceinture et sur l'épaule une vieille arquebuse. On lui avait dit de se faire tailler en pièces plutôt que de laisser pénétrer âme qui vive dans la chambre de la Pavot.

Simonnot geignait sous le poids de sa lourde arquebuse ; son épée s'embarrassait entre ses jambes et battait contre les murailles. Simonnot donnait au diable du meilleur de son cœur les inconnus qu'il était chargé de garder.

Au bout du corridor une petite porte s'ouvrait sur la cuisine où maman Pavot et Mirette s'occupaient à préparer un véritable festin. Maman Pavot était fort agitée ; par extraordinaire elle tenait elle-même la queue de la poêle, ce qui, assurément n'était pas un mince honneur pour ses hôtes mystérieux. Les soupes, les ragoûts, les rôtis et les étouffades allaient de front avec un très-bel ensemble ; les narines de Simonnot se contractaient voluptueusement quand la fumée odorante de la cuisine s'engouffrait dans le corridor.

— Quant à cela, se disait-il, on en aura toujours quelque bon reste... Mais pourquoi maman Pavot met-elle la main à la pâte ? voilà ce que je voudrais savoir !

Mirette suivait sa mère et l'aidait de son mieux, mais Dieu sait qu'elle avait bien des distractions, la pauvre petite Mirette. Maman Pavot avait déjà grondé deux ou trois fois parce que la fillette avait commis des bévues qui pouvaient compromettre gravement le succès de son œuvre culinaire.

— Ah ! grand Dieu ! grommelait la bonne femme en tournant autour de ses fourneaux, pauvre petite si elle savait ce que c'est qu'un mari !

— Le mari d'une femme comme moi ! reprenait-elle tout haut en suivant le fil tortueux et délié d'une de ces transitions que l'autre sexe ne sait point trouver. Le mari de la Pavot ! maître Pavot qui se déguise en bête fauve, comme un histion

pour ballader chez le Graville ! Je te le dis, Mirette, ma fille, il y en a qui feraient bien de se jeter à l'eau tête première avant de prendre un homme... Si j'étais à recommencer, je sais bien qui resterait fille !

La petite Mirette écoutait sa mère et gardait son opinion. Simonnot la voyait de loin regarder par la fenêtre ouverte. Quand maman Pavot soulevait le couvercle d'une lèche-frite, un nuage se répandait dans la cuisine. Simonnot était rêveur aussi à sa manière : au travers de cette vapeur succulente, Mirette lui apparaissait entourée d'un charme nouveau. Il se disait en levant les yeux au ciel : — Ah seigneur Dieu ! manger de ces bons ragoûts avec elle !

— Mais en vérité, ajoutait-il avec soupçon, je n'ai jamais rien remarqué de bien curieux sous cette fenêtre, moi. Que regarde-t-elle donc toujours de ce côté ?

Par le fait, Mirette ne quittait pas de l'œil la croisée ouverte au fond de la cuisine. La croisée donnait sur ces terrains remplis de décombres qui rejoignaient les halles.

C'était de là, on peut s'en souvenir, que l'un des deux Garous s'était élançé la veille pour pénétrer de vive force dans l'auberge de la Pie.

L'autre Garou était arrivé du côté opposé par les abords du cimetière, mais la grande salle avait juste deux fois la largeur de la cuisine et c'était la chambre de maman Pavot qui ouvrait sa croisée sur le cimetière.

Simonnot n'avait point oublié les deux Garous. Or, le matin au petit jour, trois personnages étaient entrés à l'auberge de la Pie, c'était maman Pavot elle-même qui leur avait ouvert la porte. Simonnot avait pu entendre la bonne femme qui les introduisait dans sa propre chambre. En se penchant hors de sa soupente ses yeux, tout enflés de sommeil, avaient même pu entrevoir les nouveaux venus.

C'était d'abord cette espèce de clerc aux cheveux longs et plats, au corps maigre emprisonné dans une soutanelle pelée, qui était arrivé la veille, au milieu de la nuit, avec une paysanne encapuchonnée et que la pitié du sire Guillaume de Soles avait introduit à l'hôtellerie.

La paysanne... Simonnot ne pouvait croire que ce fut cette femme à la taille hautaine qui portait si fièrement son costume de reine, maintenant !

Et cependant il fallait se rendre à l'évidence, c'était bien la même femme. Quant au troisième personnage, Simonnot trembla de tous ses membres dès qu'il l'aperçut, parce qu'il reconnut en lui l'un des deux Garous, celui des deux Garous qui était blond et qui avait un visage de jeune fille. Il était presque aussi changé que la paysanne transformée en reine ; il avait un costume mi-partie rose et azur, tout brillant de chenilles d'or et de paillettes.

Mais c'était la nuit des enchantements et Simonnot s'enfonça sous sa couverture, pensant bien que le premier rayon de soleil ferait évanouir tous ces mensonges.

Le soleil vint ; Simonnot s'éveilla définitivement par le son que prit maman Pavot de lui distribuer quatre ou cinq bons coups de houssine, et dès qu'il fut descendu de sa soupente, une odeur de mystère le saisit à la gorge. Mirette était pâle, ses jolis yeux gardaient des traces de larmes, au contraire maman Pavot était plus rouge que d'habitude et il y avait en elle je ne sais quel air effaré qui annonçait de grands événements.

Simonnot voulut se rendre dans la grande salle pour accomplir sa besogne quotidienne ; il trouva la porte fermée à double tour.

Dans toute cette partie de la maison, qui comprenait la cuisine et l'appartement de famille, il n'y avait plus ni servantes, ni valets. Maman Pavot avait relégué toute sa domesticité sur le devant avec mission de servir les pratiques comme à l'ordinaire, et surtout de ne lui point rompre les oreilles des incidents qui pourraient survenir.

Outre la porte principale, qui donnait sous le double escalier dans la salle commune, il y avait une autre issue dérobée communiquant avec le dehors; c'était pour garder cette issue qu'on avait donné au pauvre Simonnot une arquebuse hors de service, et une grande coquille d'épée qu'il n'aurait certes jamais pu dégainer.

Maman Pavot l'avait voulu ainsi, et, tout en poussant ses fourneaux, elle jetait de temps à autre un regard de complaisance vers cet homme d'armes improvisé dont le glaive ratissait les murailles du corridor.

— Je ne suis pas une noble dame, pensait-elle, mais ça n'empêche pas que je peux défendre mes maîtres!

La chambre que la Pavot avait cédée à ses hôtes était toujours silencieuse. Depuis que Simonnot faisait faction dans le corridor il n'avait entendu sortir de là ni un souffle, ni une parole. La journée avançait, le soleil, qui avait dépassé le milieu de sa course, enflait joyeusement la cuisine de la Pie et mettait des reflets bleuâtres aux nuages de fumée qui tournoyaient au-dessus des fourneaux.

Tout à coup Mirette poussa un cri étouffé; heureusement que sa mère tournait en ce moment un poisson sur le gril et ne pouvait point la regarder.

— Qu'as-tu donc, petite? demanda-t-elle seulement.

— Rien, balbutia Mirette. C'est une idée qui m'est venue tout à coup, je ne sais pas où j'ai pris qu'il fallait, pour la sauce de ce poisson, du miel muscat et du verjus.

— Tu as pris cela en bon lieu, fillette, dit maman Pavot, toute contente, et tu ferais une cuisinière si tu voulais. Pour la sauce de ce poisson, il faut du verjus et du miel muscat.

— Eh bien, mère, le pot de miel muscat est-à sec, et voici la bouteille qui ne contient plus une goutte de verjus.

Maman Pavot mit aussitôt la main à l'esкарelle.

— Va vite, fillette, s'écria-t-elle, va vite me quêrir de l'un et de l'autre.

Je ne sais quel soupçon traversa la cervelle de Simonnot.

— Si vous voulez, j'irai... murmura-t-il.

Mais Mirette était déjà partie. Simonnot, au lieu de reprendre sa promenade militaire, traversa la cuisine à pas de loup et vint regarder par la fenêtre. A peine eut-il jeté un coup d'œil parmi les décombres et les broussailles qui s'étendaient jusqu'aux derrières des Halles, que son arquebuse s'échappa de ses mains et tomba lourdement sur le carreau de la cuisine. Il mit ses deux mains sur ses yeux et s'écria d'un ton consterné:

— Le Garou!

— Que fais-tu là, malheureux? demanda la Pavot en colère, je t'avais ordonné de ne pas désertier ton poste.

Simonnot, tout tremblant, ramassait son arquebuse.

— Il était là, derrière le coin du mur, grommela-t-il, et c'est lui qui a appelé Mirette.

Ce Garou dont parlait Simonnot, c'était l'autre, celui qui avait des cheveux bruns, le costume d'un page et la mine espiègle.

La Pavot abandonna son poisson, cette fois, et s'élança vers la fenêtre.

— Ah ça, s'écria-t-elle en secouant Simonnot, où est-il ton Garou?

Il n'y avait plus personne dans le terrain.

— Ah! maman Pavot, répondit Simonnot qui avait les larmes aux yeux, vous en avez déjà un dans votre chambre et Mirette est avec l'autre!

Mirette rentrait en ce moment, toute essoufflée; elle tenait à la main le pot et le flocon.

— Il faut que je te parle, mère, s'écria-t-elle en entrant.

La Pavot renvoya Simonnot et ferma la porte sur lui.

— Est-ce vrai, fillette? dit la bonne femme, y avait-il quelqu'un à t'attendre dehors?

— Oui, mère, répondit Mirette.

— Ah! dit maman Pavot. Eh bien! j'aurais mieux aimé que ce fut Simonnot, parce qu'il ne t'aurait jamais battue!

— Mère, s'écria Mirette, celui-là est bon, celui-là est brave, celui-là m'aime de tout son cœur!

— Nous le verrons, celui-là, ma fille.

— Et celui-là, reprit Mirette en souriant, comme si elle eût été sûre du coup qu'elle allait porter, celui-là donnerait tout son sang pour le beau jeune homme aux blonds cheveux qui est dans votre chambre.

— Est ce que tu lui as dit notre secret, malheureuse enfant? s'écria la Pavot dont les joues passèrent du rouge simple à l'écarlate.

— Non, ma mère, je n'ai rien dit. Il cherche partout celui qu'il nomme son frère Jean le Blond, afin de le sauver du péril de mort. Il croyait trouver son frère en cette hôtellerie et s'il est venu c'est pour lui, bien plus encore que pour moi. Vous m'avez commandé le silence: je n'ai point parlé, ma mère, ou plutôt j'ai menti pour vous mieux obéir et j'ai affirmé à messire Jean Roland que nous n'avons point revu celui qu'il cherche. Il est parti en attestant Dieu qu'il perdrait la vie ou qu'il empêcherait bien Tarchino d'assassiner son frère Jean le Blond!

La Pavot avait les yeux baissés et semblait réfléchir.

— Ecoute, ma petite Mirette, dit-elle, s'il revient, ce jeune homme d'armes qui est si brave et qui a si bon cœur, ne le laisse plus dehors et dis-lui de parler à ta mère.

III

CHEZ LA PAVOT

Derrière la porte fermée de la chambre à coucher de maman Pavot, la duchesse Isabelle était avec Jean d'Armagnac, son fils; frère Tranquille se promenait à pas lents, les yeux cloués au sol; de temps en temps il s'arrêtait tout à coup et sa bouche s'ouvrait comme s'il eût voulu adresser la parole à madame Isabelle ou à l'héritier d'Armagnac, mais quelque force inconnue refoulait le son dans sa gorge. Ses yeux roulaient, il secouait les mèches lourdes et raides de ses cheveux; puis son visage prenait une expression plus morne et il poursuivait sa promenade silencieuse.

Madame Isabelle était assise sur la chaise longue de la Pavot: Jean d'Armagnac, jeté sur un coussin, appuyait sa tête blonde aux genoux de sa mère; il écoutait, parce que la duchesse Isabelle lui racontait à voix basse et les larmes aux yeux, l'histoire de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours.

Il écoutait; son regard brûlant était fixé sur le regard de sa mère; il ne pleurait pas, ses tempes battaient et ses prunelles lançaient des éclairs.

C'était la première fois que Jean le Blond entendait parler du dévouement de frère Tranquille. Jusqu'alors, il avait regardé le pauvre homme comme un serviteur fidèle, attaché de cœur à sa mère et à lui, mais l'idée d'héroïsme ne lui était certes jamais venue à

propos de frère Tranquille. Le récit de la duchesse fit passer devant ses yeux cette étrange figure du pédagogue, errant, triste et seul dans les corridors du château de La Marche, subissant les railleries de tous, et acceptant sans murmure les mauvais traitements du maître lui-même.

Il vit, et ce fut ce qui le frappa le plus peut-être, cette longue figure blême de Tranquille, avec le sourire amer et résigné de l'esclave, — il se vit, lui, enfant entre les mains de cet homme écrasé par le mépris, provoqué par les mille piqûres de l'insulte quotidienne, de cet homme que chacun injurait à plaisir, et que chacun pourtant, par un inexplicable retour, craignait vaguement au fond de l'âme.

Et quand madame Isabelle vint à cette partie de son histoire ou Graille, vainqueur, disposait de la veuve et de l'enfant, quand elle montra messire Olivier, frappant sur l'épaule du pédagogue qui avait demandé la mère et l'enfant, pour sa vengeance, et lui disant : « Prends-les, je te les donne, » Jean d'Armagnac se leva, la sueur froide au front, la pâleur à la joue et resta chancelant sur ses jambes qui tremblaient.

Il regarda Tranquille. Tranquille allait, poursuivait sa marche lente, tantôt croisant les bras sur sa poitrine, tantôt prenant à deux mains ses cheveux qu'il rejetait en arrière d'un air absorbé.

Le récit continuait, Jean le Blond, dont l'imagination violemment excitée, donnait aux faits racontés la vie et la couleur, Jean le Blond, qui assistait, comme spectateur, à cette évocation du passé, vit le tigre se changer en agneau, l'esclave révolté s'agenouiller et joindre ses mains frémissantes.

La duchesse n'eut pas le temps d'achever, Jean le Blond, emporté par un irresistible élan se précipita sur frère Tranquille et le serra dans ses bras.

— C'est bien, enfant, murmurait la duchesse dont la voix s'étouffait dans les sanglots, quoi que tu fasses pour lui ce ne sera jamais assez !

Tranquille s'était arrêté stupéfait, il n'avait rien entendu, il ne comprenait pas ce transport soudain de reconnaissance et de tendresse. Il fixait sur Jean le Blond ses yeux égarés qui se détournaient toujours de la réalité pour suivre quelque fantasmagorie. Il écarta des deux mains son élève et le tint à la distance de ses bras étendus.

— Tout aux uns, rien aux autres ! murmura-t-il d'une voix sourde. J'ai vu mon fils et ma fille. Pourquoi suis-je ici ?

— Ami ! bon et cher ami ! disait Jean d'Armagnac en lui serrant les mains.

Frère Tranquille secoua la tête brusquement.

— Je rêve souvent, reprit-il en se parlant toujours à lui-même ; ces jardins embrasés, ces monstres, cet anneau qui donne la toute-puissance de Dieu... il me faut pas croire à ce qui est impossible !

— Et pourtant, se reprit-il avec une sorte de colère, ils ressemblent tous deux à ma pauvre Marion. Je les ai vus... je les ai bien vus, mon fils et ma fille ! Pourquoi suis-je ici ?

— Tranquille ! s'écriait Jean le Blond, accoutumé à chercher en vain quelquefois le sens des paroles incohérentes qui tombaient de la bouche du pauvre homme. Tranquille, mon ami, mon père ! Je sais ce que je suis, je sais ce que tu as fait, et tant que je vivrai je t'aimerai, toi qui es mon sauveur et le sauveur de ma mère !

Tranquille détourna la tête ; puis, tout à coup, il attira le jeune homme contre son cœur.

— Jean, dit-il d'une voix pleine de tendresse passionnée, mon petit Jean, tu as raison de m'aimer... moi, je t'aime trop pour mon repos en ce monde et pour mon salut éternel !

De grosses larmes roulaient sur sa joue. Il prit Jean par la main et le conduisit à sa mère.

— Achevez, Madame, dit-il, apprenez à l'enfant tout ce qu'il doit savoir. Peut-être n'avez-vous qu'un jour pour lui enseigner ses destinées, si grandes et si misérables !

Il regarda au dehors les rayons du soleil qui glissaient sous la feuillée, et il ajouta :

— Un jour dont les heures passent bien vite !

Sa voix s'éteignit ; il traversa la chambre à grands pas, comme s'il eût voulu fuir, et s'agenouilla au prie-Dieu qui était derrière le lit de la Pavot, Son front s'appuya contre le bois, il resta là immobile et muet. La duchesse Isabelle avait caché sa tête entre ses mains.

— Mon Dieu ! balbutiait-elle parmi ses larmes, un jour, il a dit vrai, et que les heures de ce jour passent vite !

Elle attira la tête de Jean le Blond sur son sein.

— Enfant, reprit-elle, pauvre cher enfant ! Si tu n'allais pas revenir ! Si j'allais rester seule au monde, veuve de ma dernière joie et de mon dernier espoir !

Jean le Blond souriait.

— Est-ce ainsi que tu me donnes du courage ? s'écria-t-il en relevant sa tête mutine.

La duchesse Isabelle le contempla un instant, ravie de le voir si vaillant et si beau, et la joie et la douleur se partageaient sa pauvre âme.

— Mon fils, dit-elle, d'une voix altérée et qui se raffermir à mesure qu'elle parlait. Je veux que tu aies du courage. Si je t'ai appris tout ce que tu sais maintenant, c'est qu'à l'heure de mourir, il ne fallait point que Jean d'Armagnac, comte de la Marche et duc de Nemours, ignorât comment sont morts ses pères. Tu combattras, mon fils, c'est ton devoir. Dieu te donnera peut-être la victoire, mais si tu dois succomber, tu tomberas frappé par devant et l'épée à la main, comme il convient au fils du duc Jacques, au petit-fils du connétable Bernard !

En ce moment, trois coups discrets furent frappés à la porte de la chambre, frère Tranquille frémit sur son prie-Dieu comme s'il eût redouté une attaque de vive force.

— Puis-je entrer, ma noble dame ? dit la voix de la Pavot au dehors.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 2 JANVIER 1880—(No. 2).

“ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : “ Feuilleton Illustré, Boîte 1880 B. P.”

HOULE & C^{ie}, Propriétaires,
60, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL.